

Au coeur rouge de la poésie

Clément Marchand, *Les soirs rouges*, présentation de Claude Beausoleil, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'clock », 2000, 214 p., 16,95 \$.

Fernand Ouellette, *Choix de poèmes (1955-1997)*, présentation de Georges Leroux, Montréal, Éditions Fides, coll. « du Nénuphar », 2000, 320 p., 34,95 \$.

Roger Des Roches, *Le coeur complet (poésie et prose 1974-1982)*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2000, 350 p., 24,95 \$

Hugues Corriveau

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37862ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2001). Review of [Au coeur rouge de la poésie / Clément Marchand, *Les soirs rouges*, présentation de Claude Beausoleil, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'clock », 2000, 214 p., 16,95 \$. / Fernand Ouellette, *Choix de poèmes (1955-1997)*, présentation de Georges Leroux, Montréal, Éditions Fides, coll. « du Nénuphar », 2000, 320 p., 34,95 \$. / Roger Des Roches, *Le coeur complet (poésie et prose 1974-1982)*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2000, 350 p., 24,95 \$]. *Lettres québécoises*, (102), 42-43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Clément Marchand, *Les soirs rouges*, présentation de Claude Beausoleil, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'Clock », 2000, 214 p., 16,95 \$.
Fernand Ouellette, *Choix de poèmes (1955-1997)*, présentation de Georges Leroux, Montréal, Éditions Fides, coll. « du Nénuphar », 2000, 320 p., 34,95 \$.

Roger Des Roches, *Le cœur complet (poésie et prose 1974-1982)*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 2000, 350 p., 24,95 \$.

Au cœur rouge de la poésie

POÉSIE
Hugues Corriveau

Trois immenses cadeaux, comme peu d'années en offrent au lecteur passionné :
des rétrospectives de Marchand, de Ouellette et de Des Roches.

COMME TOUJOURS, DANS LA TRÈS BELLE et très soignée collection « Five O'Clock » aux Herbes rouges, nous avons droit à une présentation attentive et éclairante, cette fois-ci de Claude Beausoleil.

Les soirs rouges

Ces *Soirs rouges* de Clément Marchand nous sont redonnés comme s'ils étaient aujourd'hui même teintés de cette si grande mélancolie qui s'en dégage. Mais c'est surtout l'indéniable importance de cette œuvre restituée qui s'impose immédiatement, et sa si grande modernité malgré l'utilisation de l'alexandrin qui aurait peut-être de quoi rebuter. C'est que Marchand est de ces rares auteurs qui portent un monde, qui en redonnent l'exactitude avec une voix singulière et parfaitement accomplie :

Paru en 1947, Les Soirs rouges s'est mérité sur manuscrit le prix David de 1939. Divisés en deux grandes parties, les poèmes de cette première édition avaient été écrits entre 1930 et 1939. Clément Marchand n'avait pas vingt ans quand il a écrit ses premiers poèmes, mais dès le « Récitatif de l'amère souvenance », une tonalité était donnée. De larges vers réguliers, un agencement strophique libre, une tendance formelle à la libération de la versification classique (essentiellement dans « La mort élémentaire »), une voix située entre le ton de la confiance et celui de l'interpellation résumant les caractéristiques de cette poésie ouverte sur l'extériorité. (Claude Beausoleil, « Les mots rouges », p. 9)

C'est cette thématique de la ville, de l'usine, de la souffrance ouvrière, cette thématique forte qui incarne cette poésie au cœur d'une modernité que les romanciers après lui viendront fouiller et éclairer. Mais c'est dans le regard lucide posé sur la misère de son temps que Marchand s'impose encore aujourd'hui comme le grand indicateur de la mutation, celui qui va du « je » vers « l'autre », du lyrisme du moi vers une parole lumineuse qui parle du dehors d'extrême acharnement des années trente.

En lisant « Le buveur inconsolable », on pense au Léopold d'À toi, pour toujours, ta Marie-Lou : « Pendant des heures, il but ainsi / Devant lui béaient des verres vides // Quand à minuit la fête eut atteint / Les frontières de sa morne joie, / Il possédait si bien son chagrin / Qu'il le fredonna sans qu'on y croie. » (p. 150) ; quand on lit « Âme des locataires », on pense aux Lacasse de *Bonheur d'occasion* : « Le logis est de petite façon... / Un jour souffreteux y pénètre // En la cuisine aux odeurs rances / Où mangèrent tant d'inconnus, / Voici l'évier, le plancher nu » (p. 151). Cette ville, puissamment décrite tout au long de l'œuvre, prend des couleurs toutes modernes, va influencer tant de poètes qui dans l'avenir la regarderont aussi d'une étrange façon :

*Sur l'asphalte des rues que lèche une pluie fine,
silencieusement,*

dans la ville agglutinée de brouillard,

— comme un invertébré dans le matin gluant —

*rampe le défilé lugubre de la mort,
silencieusement dans le morne brouillard,
et, ceinturant de tristesse et d'angoisse
les maisons rogues de la rue,
passe le défilé lugubre de la mort*
(« La mort élémentaire », p. 133)

« Ces poèmes comprennent l'extrême raffinement de quelque chose qui va s'éteindre, tout en contenant le ferment de ce qui advient », dit encore Beausoleil en une très belle formule.

Il faudrait tant citer pour faire surgir l'émoi et l'émerveillement que cette poésie procure.

Je dirai à ceux et celles qui ne connaissent pas cet écrivain majeur de notre passé récent qu'il faut de toute urgence ouvrir *Les soirs rouges* pour s'en laisser conter et la misère et la dolence. Une bien grande œuvre que celle-ci, et un bien beau cadeau.

Des anges et du temps

Faste année que celle qui nous offre aussi la possibilité de traverser (trop brièvement sans doute, mais avec quel bonheur) l'œuvre de Fernand Ouellette. La célèbre collection « du Nénuphar » l'accueille enfin. On ouvre ces livres presque mythiques et on en touche le papier avec cette certitude qui, dans la main seule, nous assure d'entrer en pays de grandeur. La présentation sophistiquée de Georges Leroux nous permet tout de même de saisir la passion du préfacier et la vigilance de sa lecture. En homme cultivé, il parle de poésie en soi tout autant que du poète Ouellette :

Le chemin accompli certes n'est jamais le chemin achevé, la volonté poétique travaille comme une lumière imparfaite à éclairer et à rendre transparent un monde opaque et mouvant qui pour elle est obstacle et motif à soulèvement. (« Présentation », p. 7)

C'est bel et bien dans ce projet d'éclaircissement que nous entrons en pays poétique avec Fernand Ouellette, poète du doute et des tensions, du ciel et de la terre, des angoisses et des jouissances. Ce grand auteur n'est pas autrement préoccupé par l'existence que si elle tenait par quelque partie au mystique. Il s'agit de comprendre ce que Leroux appelle « la position d'un sujet exalté » (p. 16) ; et en cette exaltation vers la compréhension de notre origine comme de notre mortelle destinée, les poèmes de Ouellette sont traversés par une quête inlassable à la fois de Dieu dans le sens profond de l'existence et de soi en cette existence même. « Veille engageant toutes les veilles, la poésie s'exerce dans une extrême lucidité », dit encore Leroux (p. 18). En elle se love le sens de cette tension poétique de toute une vie, en une seule volonté de parvenir à une compréhension de la joie et du doute, du mal et de l'accomplissement.

De *Ces anges de sang* (1955) jusqu'à *Autour du temps* (1997) se trame le bonheur d'une écriture éblouissante, magique même. Seul un très grand



voyant peut convier à dire ainsi la profondeur de son destin. Fernand Ouellette est de ceux que la mémoire garde en soi, avec ferveur, parce qu'il a su fouiller là où la réponse à jamais se défile mais qu'inlassablement on recherche pour achever quelque part, pour arriver à comprendre ce qui fait une destinée absolue. La quête de Dieu, la volonté de combler le vide, d'aller dans les éléments premiers du monde ont toujours porté cette poésie à des hauteurs que bien peu de poètes d'ici ont pu atteindre :

Immobile

*(sans forcer la lumière :
mon seul pays natal),
je me tiens avec l'arbre,
doucement lié à sa montée.
Que l'air saturé craque
de cristaux qui s'animent !
Et pourtant quel vide alentour !
Le regard des êtres
se perd en quelle éternité ?*

(En la nuit, la mer, « Le futur », p. 193)



Jouissance aussi du corps incarné, jouissance pure de l'instant d'abandon qui reprend le souffle et l'espoir : « Que flamme la flamme folle ! / Vole à fleur de la nue entière / tout oiseau, tout désir! // Et s'il me plaît de semer mon cœur / dans la touffe profonde, ô lieu de nonchaloir ! pour le seul poème de l'ivresse ? » (*Dans le sombre, « Passion », p. 91*) Voilà sans doute résumées en deux citations toute la richesse et l'ambiguïté de cette poésie qui est constamment déchirée entre l'éthéré besoin d'une vérité ontologique et un ontologique besoin de jouissance. L'un n'excluant pas l'autre chez Ouellette, le jouissif du corps comme celui de l'âme trouvent à cohabiter en une œuvre à la fois foisonnante et exaltante. Car qui lit Ouellette entre en pays de prière et de volupté, comme s'il y avait là quelque chose de Marie de l'Incarnation et une sorte d'évocation toujours sous-jacente d'une Rina Lasnier. Présences assurément conséquentes pour qui sait dire l'espace entre le délice d'une sensation vraie et l'aérienne tension d'une prière murmurée :

*Comment l'illumination
ne donnerait-elle la cadence,
ne soulèverait-elle le cœur ?
Quand meurt l'alouette,
en brûlant le bleu,
et que les ailes se dispersent :
c'est le signe, l'instant
du mot qui assemble.*

(Ici, ailleurs, la lumière, « Tremblement », p. 147)

Signalons en terminant que le choix de poèmes est absolument remarquable, que cette traversée forcément lacunaire donne à saisir la grandeur et la vérité de cette poésie qui touche des sommets. Ce livre ouvre une voie royale vers l'univers de Fernand Ouellette, il s'agit d'y jeter un coup d'œil pour être conquis.

Le cœur complet

Que Roger Des Roches n'ait pas la notoriété publique qu'il mérite, cela ne fait aucun doute. On lui souhaiterait tellement une plus grande audience ! Peut-être que ce *Cœur complet* que viennent de faire paraître Les Herbes rouges aidera-t-il à rendre accessible auprès d'un plus large public une poésie qui témoigne tout entière d'une époque, du foisonnement stylistique de toute une génération. Pour moi, il ne fait aucun doute que Roger Des Roches est un des poètes les plus importants des trente dernières années. Et *Le cœur complet* est enfin là pour dessiner de cette œuvre une

mosaïque formidable qui rend justice à celui qui fut un compagnon de route durant la période effervescente dite de « la modernité » ou de « la nouvelle écriture ».

Peut-être faut-il déplorer que les publications de la collection « Enthousiasme » ne soient pas accompagnées d'une préface, comme c'est le cas pour « Five O'Clock ». Il me semble qu'une entrée en matière aurait grandement aidé le néophyte qui se risquerait pour la première fois dans la déroutante matière et manière de cette œuvre d'une rare densité et d'une rare exigence. Je vais écrire une énormité, mais je ne crois pas qu'il soit vraiment possible de donner une réelle idée de ce qui se trame là de dérangeant, de dérangé, de morcelé, de grave et de jouissif, de dérapé et de manigancé... bref, tout un vocabulaire de la subversion devrait être convié pour créer un sismographe afin de mesurer les secousses sismiques de ces proses et de ces poèmes éclatés. Que peut-on dire de cette première phrase du tout premier recueil ici republié : « Encore quelques mesures, hésitantes, M—— demeure, amusé, la clef qui tourne mal, quand les tours grises se profilent sur les balcons des sixièmes (disent-ils à la radio : "Menaçantes...") ou "Un nouveau cheval de Troie pour notre société : moderne, mais tout aussi naïve" ». (*Relief de l'arsenal, « Coupes transversales : sous le scalpel, selon le grain reviennent. », p. 13*). D'après moi, il n'y a pas moyen de faire aimer cela à la petite cuillère, à la petite mesure comme l'est forcément toute citation. C'est au livre dans son ensemble qu'il faut se référer, c'est lui qu'il faut tenir en main, afin d'en feuilleter la délicate discordance.

Difficile donc, parce que cette poésie renonce à toute forme de séduction conventionnelle : ni beauté métaphorique ni belles images enjôleuses. C'est par ailleurs que le désir de ces textes produit son effet. Il y a bien sûr, çà et là, de ces textes qui se donnent dans le sens attendu et, bien qu'elles soient éphémères, ces trouées du côté d'un sens plus immédiatement conventionnel donnent du souffle et une piste certaine pour entrer dans cette œuvre :

*sa petite banche pilotée du relief des lèvres
sur tant de tissu comme quelque motif
d'enclenchement
alors que ma cuisse sur l'autre ne se touchant
plus et s'ouvre sur tant de chemise lousse*

(La publicité discrète, « La publicité discrète », p. 61)



En une espèce de contradiction assumée, Roger Des Roches va faire de la séduction entre les êtres le centre même de son œuvre, malgré le rejet implicite de toute séduction scripturaire qui viendrait dévier le projet d'un langage radical, détourné au profit d'une nouveauté exemplaire et toujours poursuivie. Il s'agit pour lui de mal se comporter dans les mots, de faire du malsain le rapport libidinal de sa propre tension au texte et à la poésie. Il faut lire le recueil qu'il signe avec Normand de Bellefeuille, *Pourvu que ça ait mon nom* (reproduit dans ce livre), pour se convaincre que cette machine est bien de celle qui réfléchit son avancée, que rien n'est laissé au hasard dans cette stratégie, dans cette mise en scène des phrases et des mots. Et pourtant, la thématique de cette œuvre ne se refuse pas la douleur, l'égarément, la souffrance, l'amour et la mort. On y parle aussi de choses connues tout en permettant à la langue de réfléchir elle-même sur le rôle qu'elle joue auprès du livre advenu. Voilà un peu de ce que c'est ; mais ce qui est écrit ici par moi n'est encore rien à côté de l'intensité de ce que Des Roches investit de génie pour parvenir à la plénitude d'un sens tel qu'il faudrait aller dans les études du cosmos et rapatrier le nom des constellations les plus denses, dont la matière est la plus lourde pour en rendre vraiment compte. Lecteur, précipite-toi vite : derrière ces pages se cache un univers en expansion.